

LE FRANÇAIS À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER

Un des aspects les plus négligés de la défense de la langue française (et dont la méconnaissance obère très gravement les positions internationales du français) est l'abandon de plus en plus marqué de toute stratégie de la traduction. Non seulement le sort des traducteurs est lamentable, mais combien de maisons d'édition, même «grandes», osent offrir à leurs lecteurs des textes bâclés, souvent déformés ou illisibles à cause des contresens. Ces négligences scandaleuses, cette dégradation des échanges dans le sens français font de notre pays un retardataire non seulement par rapport aux anglo-saxons qui savent admirablement que la prééminence d'une langue se mesure aussi à sa capacité d'absorption des autres, mais, ce qu'on sait moins, par rapport aux Allemands. C'est pourquoi l'essai d'Antoine Berman, «l'Épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique» tombe à pic, d'autant qu'il déborde totalement ce que son titre semble avoir de restrictif.

En fait, l'Allemagne n'est là qu'un exemple. Antoine Berman part du fait que les problèmes de la traduction sont généralement posés par des non-traducteurs, théologiens, philosophes, linguistes, critiques. D'où, entre autres conséquences, celle-ci que la traduction «est restée largement impensée comme telle, parce que ceux qui en traitaient avaient tendance à l'assimiler à autre chose : à de la (sous-)littérature, à de la (sous-) critique...» Et Antoine Berman de souligner : «la constitution d'une histoire de la traduction est la première tâche d'une théorie moderne de la traduction».

Pourquoi s'occuper de l'Allemagne? Parce que la traduction de la Bible par Luther a été décisive pour la langue et l'identité allemande. Cette traduction, en effet, a marqué le début d'une tradition dans lequel l'acte de traduire est désormais – et jusqu'à aujourd'hui – considéré comme une partie intégrante de l'existence culturelle et, plus encore, comme un moment constitutif de la germanité, de la «Deutschheit». Or, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à partir de Herder, ce qui va être l'épanouissement d'une littérature proprement allemande se trouve aller de pair avec l'instauration de l'acte de traduire à une place centrale dans le champ culturel. Hölderlin, Novalis, Goethe, Humboldt, les frères Schlegel en sont l'illustration. Mais traduire en allemand c'est affronter l'étranger, l'épreuve de l'étranger.

On voit très bien comment l'attitude allemande part de la conscience d'un certain «manque» et conçoit l'acte de traduire comme un élargissement, une communication interculturelle qui renvoie au pouvoir de communication de sa langue, c'est-à-dire, comme le marque avec une certaine force Antoine Berman, lui confère un «rôle qui n'est pas de simple transmission [...] mais au contraire tendanciellement constitutif de toute littérature, de toute philosophie, de toute science humaine».

Ainsi cet essai alerte et riche débouche-t-il sur les aspects profonds de notre crise du français qui est à l'évidence une crise intellectuelle. Comment en effet ne pas mettre en relation le fait que les secteurs où notre langue se porte bien, de la poésie à l'histoire, à l'anthropologie, sont aussi ceux où l'activité traductrice est la plus vivante? La crise du roman français – le fait qu'on ne le traduit quasiment plus au dehors – n'est-elle pas à porter aussi au débit d'une attitude qui fait que si peu de romans étrangers sont l'objet de notre attention et, partant, de véritables traductions? Pour un Soljenitsyne ou un Kundera qui passent, combien de massacrés dont certains ne s'en relèvent pas? Plus généralement dans la plupart des domaines des arts, on ne se rend pas compte chez nous que la France a perdu la position dominante qu'elle croyait encore la sienne dans l'entre-deux-guerres. De ce point de vue, l'Allemagne de Goethe qui, face à la domination culturelle française, a parié sur l'ouverture, l'élargissement, la traduction au sens fort et a gagné, devrait bien nous servir d'exemple. Antoine Berman appelle de ses vœux une science de la traduction «prenant le savoir de la traduction comme objet», mais qui soit aussi une «scientification» de la pratique de la traduction». Nous avons tout à y gagner.

Un des domaines où la traduction me paraît bien fonctionner chez nous est le domaine russe grâce à des spécialistes comme Georges Nivat ou Lily Denis qui travailla avec Aragon quand celui-ci créa sa collection chez Gallimard. Les réussites se multiplient de l'édition des oeuvres de Soljenitsyne (Fayard), à celle des romans de Maximov et d'Axionov (Gallimard), sans oublier celle d'«Une voix dans le chœur de Siniavski (Le Seuil), ni non plus naturellement l'effort constant de l'Âge d'homme qui, après la résurrection de «Vie et Destin» de Grossman, vient de rééditer l'admirable «Tout passe».

Certes, cet effort est porté par le besoin que nous éprouvons de connaître le message

des dissidents mais beaucoup plus encore par ce phénomène inouï qui est le jaillissement hors du ghetto de la censure et de la répression d'une nouvelle littérature russe qui se place d'emblée au premier rang des littératures mondiales en ces dernières décennies du XX^e siècle.

C'est dans ce cadre qu'il faut situer le grand et beau travail d'Efim Etkind «Poésie russe, anthologie du XVIII^e au XX^e siècle». Spécialiste des langues romanes, traducteur, théoricien de la traduction – j'ai rendu compte ici même de son essai, «Un art en crise» – Etkind a réuni toute une équipe. Pour la première fois chez nous, une anthologie restitue à la poésie russe son unité historique, ce qui implique, pour notre siècle, la mise côte à côte des poètes soviétiques, des bannis, des exilés et, du coup, fait prendre comme jamais la mesure du martyrologe de la poésie en URSS.

C'est ce qui explique l'accueil haineux que cette anthologie a reçu ici ou là. La police littéraire soviétique se devait naturellement de dénigrer un travail qui, par simple confrontation, permet de juger sur pièces de l'ampleur et du sens de sa répression contre les poètes. Le parti-pris d'Efim Etkind de tenter de conserver le mouvement prosodique d'une langue à l'autre ne peut réussir à tous les coups, mais la mise à plat prosaïque a été trop souvent érigée en règle contraire et, au bout du compte, le lecteur français reçoit ici une image diversifiée sans doute assez fidèle, en tout cas toujours lisible, avec un lot de succès appréciables. De toute façon, cette anthologie relance le débat sur la traduction poétique en français et ce n'est pas un mince mérite.

Source : Pierre Daix, *Le Quotidien de Paris*, n° 1350, 27 mars 1984, p. 30.